

En face de ce mouvement colonisateur si vigoureux, la Compagnie pourrait-elle hésiter à relier ces nouveaux établissements à notre ville par un chemin de fer? Cette prospérité ne lui fait-elle pas entrevoir une somme de revenus considérables? Si dans la position actuelle les terres se défrichent si rapidement, que sera-ce lorsque le cultivateur aura les moyens de disposer rapidement et avec avantage de ses produits?

Nous savons que les directeurs partagent nos idées et que pour eux la réalisation du projet dont nous venons de parler n'est qu'une affaire de temps.—*Journal de Québec.*

Les vases de mer comme engrais

Nos lecteurs des paroisses du bas du fleuve liront, sans doute, avec un extrême plaisir l'article suivant que nous empruntons à l'*American Agriculturist* :

L'application des vases de mer comme fumure en couverture sur les prairies et les pâturages a été faite par J. D. Fish de Stonington dans le Connecticut et a eu des résultats si satisfaisants que ce monsieur doit le renouveler cette année. Il employa un dragueur à vapeur dans l'automne de 1869; de grandes quantités de vases furent extraites du fond d'un marais salé et transportées sur les prairies voisines. La vase passait directement du dragueur dans un chariot traîné par deux chevaux et était déposée en tas d'où elle était disséminée sur le champ. Un voyage pesant 30 quintaux revenait à 60 centimes (3 chellins). Cet engrais produisit aussitôt de magnifiques résultats sur l'herbe où il avait été appliqué. D'après l'estimation, on reconnut que la récolte augmenta d'un tiers.

Au mois de mai dernier l'effet fut plus marqué et le contraste entre les prairies qui avaient reçu de la vase et celles qui en avaient été privées, était frappant. La ligne où s'est arrêtée la fumure se distingue facilement. Sur toute la surface de la prairie, l'herbe a une belle venue, le trèfle rouge et le trèfle blanc ont poussé abondamment, et le mil est bien enraciné. Quelques acres de meilleure prairie requrent dans le même temps une couverture d'herbes marines, lesquelles sont regardées comme les matières les plus fertilisantes données par la mer. On fit la même dépense par acre pour les herbes marines que pour la vase de mer. Le rendement du champ engraisé au moyen des herbes fut beaucoup plus faible la première année et ce printemps, il y a quatre fois plus d'herbe sur le sol converti de vase. On estime qu'une forte fumure d'engrais de ferme, coûtant deux fois autant, n'aurait pas mis la terre en aussi bon état qu'elle l'est maintenant. Si la saison est favorable, le rendement ne sera pas moindre de deux tonneaux (280 boîtes) de foin par acre. Il n'y a aucun doute que les marais et les forêts en eau salée, pleins d'herbes décomposées et autres dépôts marins, sont une des sources d'engrais les moins coûteuses pour le cultivateur des bords de la mer.

Il n'est pas absolument nécessaire d'avoir un dragueur à vapeur pour extraire la vase. Dans plusieurs localités, les chariots peuvent être amonés près du bord des grèves et chargés immédiatement. Lors même qu'il faudrait employer des madriers et des brouettes à basse marée, l'opération serait encore avantageuse. Cet engrais est beaucoup plus riche en ammoniac que le fumier ordinaire et peut servir pour toute espèce de récoltes. Le cultivateur des bords de la mer n'a aucun besoin de guano et de superphosphate, s'il prend la peine de faire usage de ces engrais par trop négligés.

Si on transporte la vase à un demi-mille ou plus, l'augmentation de dépense sera compensée par la plus grande légèreté de la charge, puisque la matière perdra la moitié de son poids par l'eau qui s'en échappe. Cette matière fertilisante est accessible en toute saison, à chaque basse mer, et l'expérience de Mr. Fish démontre qu'elle est plus avantageuse que les herbes marines.

Avoine nouvelle

Nous apprenons que la Commission Française d'hygiène hippique près le ministère de la guerre a reconnu, d'après les expériences provoquées par elle, qu'il n'y a aucune inconvénient à nourrir les chevaux avec de l'avoine nouvellement ré-

collée. On sait que l'usage de ce grain dans cet état avait jusqu'ici été considéré comme dangereux, et qu'on ne l'employait à la nourriture des chevaux qu'après deux mois d'emmagasinage.

D'après les expériences de la Commission, à laquelle s'étaient adjoints les vétérinaires les plus autorisés, l'avoine nouvelle, pas plus que le foin nouveau, n'est dangereuse pour les animaux. L'un et l'autre sont, au contraire, plus savoureux, plus stimulants et plus nutritifs; c'est pour cette raison qu'ils doivent être distribués qu'avec ménagement; la meilleure nourriture consiste dans un mélange d'aliment frais avec des aliments anciens.

Cette considération a son importance aujourd'hui que les avoines anciennes et les foin vieux sont cotés à un prix élevé, tandis que les fourrages nouveaux, sont relativement à bon compte, ainsi que les avoines nouvelles qui vont bientôt apparaître sur les marchés.—*Sud-Est.*

Le pain moisi

Le pain est non-seulement attaqué par la moisissure ordinaire, mais par un champignon auquel on donne le nom d'*oidium aurantiacum*. Le pain, au lieu d'être un peu bleu ou gris, comme dans la moisissure ordinaire, prend une couleur rougeâtre. Ce phénomène se produit assez rarement; cependant on le rencontre quelquefois, surtout dans les manutentions. On s'est demandé si du pain attaqué par l'*oidium aurantiacum* pourrait occasionner des désordres dans l'économie animale. Les uns répondent oui et les autres non, et tous ont raison; car l'innocuité ou la nocuité de ce champignon paraît dépendre d'une foule de circonstances inhérentes à l'individu qui l'absorbe. Il cause des désordres chez certains individus, chez d'autres il a été complètement inoffensif. Dans tous les cas, ce qu'il y a de mieux, c'est de ne pas manger du pain attaqué par l'*oidium aurantiacum*. Conclusion naturelle.—*Revue d'Économie Rurale.*

Le fourchet

Si jamais vous remarquez la présence du fourchet parmi vos moutons me disait Mr. Johnson, faites-le moi savoir et si je suis en bonne santé j'irai vous voir et vous montrerai comment le guérir. Vous pouvez le faire vous-même. J'ai enseigné à plusieurs personnes le moyen d'opérer, mais j'en ai à peine rencontré une qui ait réussi. Elles ne suivent pas la direction.

Il y eut un temps, continua-t-il, où j'ai craint que cette maladie ne me ruinât. Je possédais au-dessus de mille moutons et le fourchet fit son apparition parmi eux. Nous guérissions les moutons malades; mais le mal continuait à attaquer les autres. Un soir, je me mis au lit bien inquiet à ce sujet. Je songerai longtemps aux moyens d'obtenir une guérison complète. Enfin je m'écriai: Je l'ai. —Qu'est-ce que tu as, demanda ma femme? —J'ai trouvé le moyen de guérir le fourchet. —Je crains que tu n'y arrives jamais John, répliqua-t-elle. —Oui, je le puis, j'en suis certain. Dès le matin j'éveillai le serviteur et nous commençâmes la besogne. Nous pansâmes tous les moutons et ceux qui étaient malades furent mis à part dans un champ. Ces derniers furent pansés le jour suivant et les autres au bout de deux ou trois jours seulement. Tous les moutons furent guéris et le fourchet fut banni du troupeau.

Avec quoi les avez-vous pansés? lui demandai-je, quoique, suivant moi, ce ne soit pas le point essentiel. Non reprit-il, l'essentiel c'est de panser tous les sujets qu'ils aient la maladie ou qu'ils ne l'aient pas et un autre point essentiel c'est de couper les ongles, de manière à laisser à nu toutes les parties affectées. Rien ne pourra guérir le fourchet si cela est négligé. J'ai employé du vitriol bien réduit en poudre et converti en un onguent avec du saindoux; si le temps est très-chaud, il faut de la cire ou bien du saindoux. Introduisez cet onguent entre les ongles, et sur tout le pied en frottant avec le doigt; ayez soin qu'aucune partie du pied ne soit oubliée. Les animaux malades sont traités de la même manière, mais avec